BERTRAND LAMURE

LES PÈLERINAGES FRANÇAIS EN PALESTINE AU XIX^e SIÈCLE: CROISADE CATHOLIQUE ET PATRIOTIQUE

Dès le IV^e siècle, en partie à l'initiative de l'impératrice Hélène, s'organise le culte aux lieux mêmes de la manifestation rédemptrice. Ainsi, des pèlerinages, sur sept siècles environ, sans discontinuité, vont être l'un des lieux vivants, entre l'Orient et l'Occident. Au plan de l'expérience individuelle, le pèlerinage à Jérusalem se caractérise très vite comme un rite de pénitence. Dès la fin du VII^e siècle, il compte parmi les pénitences canoniques. Au XI^e siècle se manifeste une tendance à considérer le pèlerinage à Jérusalem comme un ultime voyage, l'accomplissement de la suprême destinée religieuse à laquelle puisse parvenir un fidèle. Le voyage aux Lieux saints devient l'accomplissement de la vie. En l'année 1033, le moine Glaber note l'afflux de tout l'univers vers le Saint-Sépulcre de Jérusalem, d'une multitude si innombrable que personne n'aurait jusqu'alors pu l'imaginer. En 1035, Robert le Magnifique, duc de Normandie prend la route de l'Orient »avec une énorme masse de gens«¹. Il est ainsi sans doute unique, dans l'histoire de l'humanité, qu'un lieu, un pays, une ville aient exercé une aussi grande fascination pendant de si nombreux siècles. Il s'agit bien ici de la terre promise à «nos pères» vers laquelle il faut toujours tendre.

Lors de l'appel de la première croisade en 1095, la notion de pèlerinage est bien évidemment la plus forte. Ce mouvement de masse fait vivre un idéal de sacrifice: la prise de Jérusalem en 1099 fut accordée, disait-on, grâce à la procession que firent autour de la ville les croisés, pieds nus, avant de lancer l'attaque. Nous savons comment évoluèrent ces croisades, violemment, et comment elles se terminèrent, dans la division des Francs et les assauts arabes. Le plus important pour nous est que cet épisode de l'Histoire, à travers ce lien entre l'Occident et l'Orient, a créé une symbolique très forte qui fait référence jusqu'au XIX^e siècle².

L'époque moderne connaît ensuite une baisse très sensible du nombre de pèlerins prenant la direction de la Terre Sainte: c'est alors principalement le fait

¹ Paul ALPHANDERY, *La Chrétienté et l'idée de croisade*, Paris 1954, p. 43.

² À cet effet, cf. Alphonse DUPRONT, *Le mythe de croisade*, Paris 1997.

de personnages isolés. Au début du XIX^e siècle, quelques »grands noms français« se rendent en Palestine comme pèlerins, tels l'auteur du »Génie du christianisme«, Lamartine ou Flaubert³. La première vraie organisation française et catholique à se structurer en vue de se rendre aux Lieux Saints est l'»Œuvre des pèlerinages en Terre Sainte«⁴. Dans ce cadre, en août 1853, 40 pèlerins s'embarquent depuis Marseille en direction de Jaffa: »les nouveaux croisés avaient reçu leur armure toute pacifique«. Pendant près de trente ans cette institution va envoyer deux fois par an des pèlerins en Terre Sainte, uniquement des hommes, et tous issus des classes sociales élevées. Dans le bulletin de l'œuvre, on note leurs motivations: »l'Œuvre des pèlerinages a pour but de faciliter aux catholiques qui veulent visiter avec dévotion les Lieux Saints un voyage que l'isolement rend toujours dispendieux et dangereux«⁵, et l'article premier de l'œuvre de préciser »qu'elle se propose de ranimer, par ce moyen, la piété et la charité envers les Lieux Saints«⁶. Le coût d'un tel voyage reste cependant élevé; en 1856, le passage en première classe est de 1 250 francs et de 1 000 francs en 2^e classe.

En 1882 est organisé un pèlerinage dit »pèlerinage populaire de pénitence«, organisé par une jeune congrégation, les Augustins de l'Assomption, qui ressemble fort aux grands pèlerinages d'avant la Croisade. Ils sont plus de mille pèlerins à prendre la route de Jérusalem, tels »des croisés le chapelet à la main« (suivant l'expression de l'abbé Tardif de Moidrey). Cet événement reste très important par son ampleur, par sa durée (nous allons l'étudier jusqu'en 1914, mais il se prolonge au-delà de la Première Guerre mondiale) et surtout sa régularité: il a lieu une à deux fois par an, sauf rare exception.

Ces pèlerinages assimilés à des croisades pacifiques composées d'une légion sacrée, s'avèrent extrêmement intéressants à étudier dans leur déroulement et leur parcours, pour comprendre l'ampleur d'un phénomène qui, du point de vue catholique, est la volonté de s'affirmer face aux schismatiques, aux »infidèles«, ainsi qu'aux Français républicains et anticléricaux. Ces pèlerins restent cependant de grands patriotes, fiers d'être les représentants de la fille aînée de

³ Chateaubriand reste l'homme qui a »ouvert la carrière« et tout au long du siècle les pèlerins essayent de suivre les traces de l'auteur de L'itinéraire de Paris à Jérusalem. Concernant les multiples ouvrages de pèlerins durant la première moitié du XIX^e siècle, cf. la thèse de Nathalie CLAUSSE, *Récits de voyages en Terre Sainte (1820–1870), entre imaginaire et réalité*, Université des sciences humaines de Strasbourg, 1994.

⁴ Cette organisation est née sous l'impulsion de membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul. La direction des Conférences, et en particulier le président Adolphe Baudon, se montre favorable à l'organisation de caravanes vers les Lieux Saints, d'autant plus qu'une conférence a été créée à Jérusalem et qu'elle souhaite la venue de pèlerins catholiques. Cependant le président estime que ce n'est pas la vocation des Conférences et c'est ainsi qu'une structure à part mais proche se met en place, d'autant plus proche que l'»Œuvre des pèlerinages en Terre Sainte« est située à la même adresse (rue de Furstemberg, Paris).

⁵ Bulletin de l'œuvre des pèlerinages, tome I (1856–1858).

⁶ Ibid.

l'Église et de venir aider les établissements français qui ont parfois du mal à exister face à la rivalité des autres puissances européennes. Le pèlerin n'est plus muni de son bourdon et de sa coquille mais de la croix de laine rouge bénie par le pape, et du drapeau français.

I. Le pèlerinage des mille

Les religieux qui sont à l'origine de cette «nouvelle croisade» en Terre Sainte sont les membres de la congrégation des Augustins de l'Assomption: depuis une décennie, ils sont une référence dans la société catholique, et au-delà, pour l'organisation des pèlerinages. Cette congrégation fut fondée à Nîmes en 1845 par le Père d'Alzon, alors vicaire général du diocèse du Gard. Elle n'est pas née avec pour objectif direct ou premier l'animation des pèlerinages. D'abord engagée dans le champ de l'éducation par la gestion de collèges et la diffusion de publications, elle découvre, autour des années 1870, dans l'atmosphère pénitente et réparatrice qui suit le triple choc pour les catholiques français de la défaite de Sedan, de la Commune, et de la prise de Rome par l'armée piémontaise, la nécessité d'une restauration de l'esprit chrétien dans toutes les institutions publiques, sociales et civiles du pays. C'est au cours d'un premier pèlerinage populaire à La Salette en juillet 1872, composé de 2000 pèlerins, qu'est mis en place un Conseil général des pèlerinages, présidé par le Père Picard, futur supérieur de la congrégation. C'est principalement avec cet organe, auquel vient s'ajouter l'année suivante une revue, *Le Pèlerin*⁷, que les pèlerinages assomptionnistes vont prendre un essor extraordinaire, en direction de Lourdes, Rome et, pour finir, le roi des pèlerinages: Jérusalem.

La mise en place d'un pèlerinage populaire à Jérusalem est évoquée dès 1872, mais le projet d'envoyer des pèlerins vers une terre lointaine, pauvre et musulmane reste utopique. L'un de ses plus ardents promoteurs est l'abbé Tardif de Moidrey, grand prédicateur, en particulier sur la Vierge à La Salette. Dès 1874, dans une lettre au Père Picard, il s'enflamme pour l'organisation d'une caravane à destination de la Palestine: »il est possible de louer un steamer pour 24 jours, huit jours en mer, huit jours à Jérusalem, huit jours pour

⁷ En juillet 1873, le Conseil général des pèlerinages lance un petit bulletin de piété: *Le Pèlerin*. De là naît la Maison de la Bonne Presse avec en 1880, la création d'une revue mensuelle *La Croix* qui devient quotidienne en 1883, grâce au P. Vincent-de-Paul Bailly. À partir de cette date, on peut vraiment affirmer que la presse catholique est entre les mains des Assomptionnistes et de la Maison de la Bonne Presse. D'autres titres viennent se rajouter au fil des ans: on peut citer les *Échos d'Orient*, les *Échos de Notre-Dame de France*, *Jérusalem*...

retourner. Avec 600 pèlerins payant en moyenne 200 francs, nous avons 120.000 francs, c'est bien ce qu'il nous faut. Nous allons au Calvaire et à Bethléem et nous revenons»⁸.

Le Père Picard reste cependant réticent face à l'ampleur d'une telle organisation; sa communauté est une congrégation jeune, peu nombreuse⁹ et déjà submergée par ses multiples activités. Mais en dépit du refus de nombreux instituts, dont les Franciscains, l'aventure assomptionniste est enclenchée. Le supérieur de la congrégation souhaite tout de même s'assurer, avant de s'engager, de l'accord du Pape, ce qui arrive très vite, du fait de la volonté affirmée de Léon XIII: »le Père Picard, Directeur du Conseil général des pèlerinages, il les organise très bien. Oui, s'il a le temps, je serai très heureux qu'il se charge avec ses religieux de conduire les pèlerins en Terre Sainte»¹⁰. À partir de cet encouragement du Pape, la croisade catholique à Jérusalem »le cha-pelet à la main« va pouvoir se réaliser au printemps 1882.

Le programme du pèlerinage paraît dans le numéro 264 du *Pèlerin*, au début de l'année 1882. Le départ s'effectue à Marseille le jeudi 27 avril et le retour est prévu pour le 7 juin, à bord de la *Guadeloupe*. Le prix des places se veut bien moindre que celui des pèlerinages de la rue de Furstemberg. Ainsi en première classe, le coût est de 550 francs, en deuxième de 425 francs et en troisième de 250 francs.

L'objectif du pèlerinage est clair: »il a pour but la prière, la pénitence et l'expiation pour le triomphe de l'Église et du Pape, le salut de la France, la conversion des pêcheurs, le salut des âmes du purgatoire et le salut des pèlerins [...] Quiconque ne veut pas prier, souffrir, obéir ne doit pas se faire inscrire»¹¹. Le Père Picard qui tenait beaucoup à cette notion de pénitence, »ne voulait comme pèlerins que de vrais chrétiens et de vrais vaillants. Il avait même projeté de demander à tous, pendant la durée du voyage, l'engagement des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance [...] Il renonça par crainte d'inquiéter certaines consciences»¹². Ce pèlerinage se veut ainsi profondément religieux et surtout populaire et les tarifs s'avèrent effectivement, pour un tel voyage, modiques. Malheureusement pour beaucoup d'hommes et de femmes, et en particulier les prêtres, la somme reste encore élevée, et les Assomptionnistes vont avoir l'intelligence de mettre en place une souscription pour aider à financer le pèlerinage et surtout permettre aux pèlerins pauvres de partir. Les périodiques *La Croix* et *Le Pèlerin* se font alors les relais pour souscrire aux frais d'organisation ou payer la place d'un pèlerin.

⁸ Pages d'Archives (publication assomptionniste), troisième série, n° 2, juin 1963, p. 72.

⁹ Les effectifs de la congrégation sont de 43 profès et 15 novices en 1880.

¹⁰ Pages d'Archives, troisième série, n° 2, juin 1963, p. 72.

¹¹ *Le Pèlerin*, n° 269, 1882.

¹² Lucien GUISSARD, *Les Assomptionnistes d'hier à aujourd'hui*, Paris 1999, p. 112.

Dans les premiers programmes, un seul bateau est prévu; on n'espère guère plus de 500 personnes. Très vite le succès est au rendez-vous, et les demandes d'inscription se multiplient: il faut trouver en catastrophe un deuxième bateau, le *Picardie*. Le Père Ratisbonne, religieux établi à Jérusalem, relate, de façon quelque peu exaltée, l'ampleur de l'événement: »Le P. Picard et son brillant état-major auraient pu, si la chose eut été réalisable, se placer à la tête de dix mille pénitents. Tous les diocèses de France sollicitaient le privilège de se faire représenter, dans la légion sacrée«¹³. Au moment du départ, 1 013 pèlerins sont prêts à affronter les douleurs de la Terre Sainte, mais surtout en premier lieu celles de la mer.

Ces nouveaux croisés, dont près de la moitié sont des religieux, représentent près de 25 congrégations. Pour certains instituts, c'est là l'occasion de se rendre compte sur place des éventuelles possibilités d'installation¹⁴. Chez les Assomptionnistes, c'est le Père Picard en personne qui dirige le pèlerinage, malgré sa mauvaise santé, secondé par le Père Emmanuel Bailly et le Père Hippolyte. Le Père Vincent-de-Paul Bailly, l'âme des pèlerinages de pénitence à partir de 1883 et à 28 reprises, n'est pas du pèlerinage des mille. Les bateaux utilisés par les pèlerins revêtent une symbolique très forte: ce sont de véritables basiliques flottantes, aménagés comme telles. L'abbé Alazard, pèlerin, écrit ainsi à propos de la *Picardie*: »Aujourd'hui, plus haut que ses mâts pavvoisés, [le navire] porte la croix qui domine le monde, règne sur lui et porte en Orient les croisés du XIX^e siècle«¹⁵. Ce prêtre décrit également l'ambiance qui règne sur ses »basiliques flottantes«:

il y avait donc à bord le règlement de la prière. Tous les matins, après le lever qui avait lieu de très bonne heure, prière et méditation [...] Puis, venait l'heure des messes. Partout où c'est convenable, on dresse des autels [...] À neuf heures, le premier chapelet du rosaire était récité avec méditation [...] À deux heures, venait le second chapelet [...] À trois heures, le chemin de la croix [...]. Le soir, à huit heures, commençaient les chants des cantiques en l'honneur de la Reine des cieux. Puis une instruction était prêchée¹⁶.

Une fois débarqués en Palestine, différents groupes se constituent suivant les bourses et les ressources physiques. Un premier ensemble se rend directement à Jérusalem, un deuxième à Nazareth: »plus de 600 chevaux, mulets et ânes, conduits par des moucrs qui gesticulent et crient, emportent la majorité de la

¹³ Annales de Notre Dame de Sion, n° 21, juin 1882, p. 6.

¹⁴ L'article sur »les nouveaux croisés« dans la revue Jérusalem, tome I (1904–1905), p. 34, retrace cette volonté des Assomptionnistes d'inciter les congrégations catholiques françaises à venir s'installer en Terre Sainte: »le Père Picard avait vivement engagé ces religieux à partir, leur faisant entrevoir, selon les assurances de M. Langlais, consul de France à Jérusalem, que de nouvelles communautés pourraient désormais, sans nuire aux droits acquis par d'autres, s'établir en Terre Sainte«. Le Père Mathieu Leconte, Dominicain, fait partie du pèlerinage et est le fondateur du couvent Saint-Étienne à Jérusalem (base de la future École biblique).

¹⁵ Abbé ALAZARD, En Terre Sainte, souvenirs du pèlerinage de 1882, Rodez, p. 17.

¹⁶ Ibid. p. 31.

caravane. On campe sous les tentes dressées par l'agence Cook et Cie¹⁷. De Nazareth, deux groupes se forment à nouveau: ceux qui retournent à Caïffa pour prendre le bateau en direction de Jaffa et Jérusalem, et ceux qui rejoignent Jérusalem par la Samarie. Le but du pèlerinage reste la Ville Sainte et l'entrée se fait à la fois de façon solennelle et grandiose:

Nous marchons deux à deux et sur une longue file. La foule est immense. Tout Jérusalem est sur pied. Juifs, musulmans et schismatiques s'empressent. Les catholiques sont rayonnants de bonheur. C'est peut-être leur plus grand jour de triomphe depuis que Jérusalem fut reprise sur les croisés [...] le cortège s'organise en procession. Les troupes turques la protègent. Le Pacha est là pour saluer la France catholique. Le Consul français s'y trouve avec ses janissaires. On se met en marche. M. de Belcastel, l'orateur catholique, tient la tête avec l'oriflamme du Sacré Cœur qu'il porte avec une fierté patriotique. Le pavillon national flotte à ses côtés. On entonne les hymnes et les cantiques. Plus de mille poitrines chantent le Te Deum et le Magnificat¹⁸.

Le séjour à Jérusalem dure une quinzaine de jours. Les pèlerins sont logés dans les différents établissements des congrégations catholiques. Le retour se fait par Jaffa, que l'on ne visite que très rapidement, vu la saleté de la ville, même si l'on ne manque pas de s'extasier devant les cultures d'orangers entourant les remparts. Le départ pour la France a lieu le premier juin et les pèlerins arrivent à Marseille le 8 juin.

Ce premier pèlerinage de l'Assomption, le plus important en nombre, se veut l'héritier de la première croisade. Le vocabulaire utilisé reste très significatif du souhait des organisateurs, comme avaient commencé à le faire les membres de l'«Œuvre des pèlerinages en Terre Sainte» en 1853, de se présenter comme de pieux catholiques pénitents venus affirmer la foi catholique dans la ville une nouvelle fois sous le joug des »infidèles«.

II. La croisade catholique

Après des siècles d'alliance étroite entre politique et religion, la Révolution Française bouleverse profondément l'Église tout au long du XIX^e siècle et au-delà.

Après les tourments et les excès de cette période, Napoléon Bonaparte impose le Concordat qui reconnaît le catholicisme comme la religion de la majorité des Français. C'est le début pour les catholiques d'une reconquête religieuse de la société, après 10 ans de déchristianisation forcée. Tout au long du siècle qui suit, à travers la succession des régimes, les catholiques tentent

¹⁷ Pages d'archives, troisième série, n° 2, juin 1963, p. 73.

¹⁸ Ibid. p. 108.

de redonner à la religion la place qu'elle avait au siècle précédent, c'est-à-dire la première. Cependant pour un certain nombre d'entre eux, le retour à la monarchie a été loin de combler leur espérance d'un retour de Dieu au premier plan. Après le triple traumatisme des années 1870–71, les catholiques entrent en recueillement, estimant que c'est à cause des débauches du Second Empire, de l'abandon du Pape, et du retour à un régime honni, la République, que la France catholique connaît tous ces malheurs. Les maîtres mots sont alors la pénitence, la prière et la souffrance pour expier tous les péchés de ces catholiques trop tièdes, de cette population païenne. Et où prier et souffrir si ce n'est sur les lieux mêmes de la souffrance et de la mort du Sauveur?

Dans le Livre du pèlerin édité pour le pèlerinage, l'ampleur de la pénitence paraît immense:

Nos pères honoraient le Pape; nous avons, au contraire, à prier pour un pape dépouillé, insulté, captif. Les vieux Francs portaient les armes au nom d'une patrie fidèle, nous avons à expier pour une patrie coupable. La foi ardente et naïve armait les bras de nos pères. Ils étaient fiers d'être chrétiens et prêts à mourir pour le prouver. Que de froideur aujourd'hui! que d'infidélités! que de blasphèmes! que de lâchetés! que d'apostasies!¹⁹

La »9^e croisade«, celle de 1882, est ainsi lancée pour expier les fautes d'une société impie. Le pèlerinage des mille est placé sous la protection de Benoît-Joseph Labre, renommé au XVIII^e siècle pour sa pauvreté et son humilité évangélique; lui qui fit plusieurs pèlerinages à Rome²⁰. La grande différence avec les premières croisades est que le croisé avait l'ambition de reconquérir le tombeau du Sauveur; alors que celui de 1882 a celle de délivrer le Pape et de sauver la France. Dans les Échos de Notre-Dame de France, on peut lire: »on sentait que l'invasion, non plus musulmane, mais libre penseuse et maçonnique, gagnait de plus en plus. Il fallait aller demander la délivrance et la rédemption au tombeau même du Rédempteur«. La fin de l'ordre moral, suivie par la mort du Comte de Chambord en 1883, plonge les catholiques français dans le marasme. La présence au pouvoir d'hommes comme Gambetta, Ferry ou Clemenceau, anticléricaux, qui à travers de nouvelles lois ont l'ambition de mettre fin à une société dominée par la religion, est perçue comme une agression violente par les catholiques.

Ainsi la situation aux Lieux Saints apparaît dans un premier temps bien secondaire.

Pourtant la condition des catholiques en Palestine au XIX^e siècle est loin d'être favorable, ce dont se rendent compte les pèlerins au long de leurs pérégrinations. En 1847, le Pape Pie IX rétablit le Patriarcat Latin en Terre Sainte et nomme Mgr Valerga Patriarche. Celui-ci se trouve à la tête de quelques mil-

¹⁹ Le livre du pèlerin, Paris 1892, p. 23.

²⁰ Cette »9^e croisade« coïncide avec la proclamation, par le Pape, d'une date pour célébrer le saint, le 16 avril 1882. Cf., concernant la vie de ce saint: Yves-Marie HILAIRE, Benoît Labre, Errance et sainteté, Histoire d'un culte, 1783–1983, Paris 1984.

liers de catholiques (environ 6 000) qui vivent jusque-là sous la protection des Franciscains, seuls représentants du Pape depuis le XIII^e siècle. Le consul français Paul-Émile Botta, en 1848, décrit le triste état du catholicisme en Terre Sainte:

Pour le peuple c'est une forme et rien de plus parce qu'il est dans l'ignorance la plus profonde, aussi change t-il de religion avec une insouciance et une facilité dont on ne verrait pas d'exemple dans d'autres parties de l'orient²¹.

C'est face à la domination des orthodoxes que les pèlerins prennent conscience de l'effort à faire pour soutenir la présence catholique en Terre Sainte. La fille aînée de l'Église et surtout la France protectrice des catholiques en Orient, en vertu des Capitulations signées au XVI^e siècle entre François I^{er} et Soliman, se doit d'apporter secours à cette terre. S'ajoute à cette présence massive des hérétiques, sans parler des »infidèles«, l'afflux à Jérusalem des pèlerins russes. Ainsi, lors de la fête de Pâques 1882, on note la présence de 2 200 Russes, de plus de 2 500 Grecs »schismatiques«, de 900 Arméniens »schismatiques« et de seulement 200 Européens catholiques et protestants. Les Russes, qui ont construit une véritable petite ville en dehors des murs de Jérusalem, débarquent par milliers chaque année en Terre Sainte, grâce aux dons de la famille impériale, faisant ombre aux catholiques²².

Les pèlerinages organisés par l'Assomption sont donc l'occasion, plus encore que les caravanes élitistes du Second Empire, de montrer que les catholiques d'Europe, les »Francs«, assument toujours leur place, la première sur les Lieux Saints. Ainsi, le pèlerinage de 1893, qui réunit à nouveau 1 000 pèlerins, coïncide avec le Congrès Eucharistique abrité en partie par les Assomptionnistes, et dont le but est d'affirmer la place (ou la supériorité?) des catholiques dans cette région du monde et en Terre Sainte en particulier. Dans les *Échos de Notre-Dame de France*, un religieux explique que la France catholique, après les dix premiers pèlerinages de pénitence, a redécouvert Jérusalem:

Ce pèlerinage annuel a le privilège d'occuper l'attention et d'émouvoir la sympathie d'un grand nombre de catholiques français qui, jadis, ne songeaient jamais à Jérusalem, ni aux intérêts que nous possédons sur les côtes de Syrie. C'est bien là, en effet, le premier résultat des pèlerinages de Pénitence, résultat que l'on peut constater et saisir d'un bout de la France à l'autre, dans tous les diocèses: ils ont popularisé le nom et le culte de Jérusalem, la connaissance de la Palestine²³.

²¹ OPM (office pontifical missionnaire), E19, Jérusalem, lettre de E. Botta à M. de Montalembert, 26 novembre 1848.

²² Peu d'études existent sur le mouvement des pèlerins russes en direction de la Palestine. On peut cependant citer deux récits de pèlerinage: Madame E. DE BAGRÉE SPERANSKY, *Les pèlerins russes à Jérusalem*, Bruxelles 1857; et Stephen GRAHAM, *With the Russian Pilgrims to Jérusalem*, Londres 1913. Voir aussi dans ce volume la contribution d'Elena Astafieva.

²³ *Échos de Notre-Dame de France*, n° 20, p. 7.

La première congrégation qui s'installe à Jérusalem est une communauté de religieuses, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, en 1848. Beaucoup d'autres, hommes ou femmes, les suivent: les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Pères Blancs, les Dominicains, les Sœurs de Notre-Dame de Sion, les Filles de la Charité... Ainsi, les bâtiments des congrégations catholiques françaises fleurissent à travers toute la Palestine: Jérusalem, Bethléem, Jaffa ou Nazareth.

Pour terminer sur cet aspect de croisade catholique, il est intéressant de mentionner la formidable impulsion que ces pèlerinages constituent pour les autres nations catholiques et en particulier pour les Autrichiens et les Bavarois. En 1898 a lieu pour la première fois un pèlerinage tyrolien, dirigé par M. Hamel, colonel en retraite, qui réunit 500 pèlerins et semble recueillir les louanges des autres catholiques par sa piété (même si les orthodoxes les accusent de manquement au statu quo²⁴). Le frère Athanase, directeur de Notre-Dame de France, ne tarit pas d'éloges à son propos: »le pèlerinage tyrolien est un splendide pèlerinage, l'idéal des vrais pèlerinages. On se croirait transporté à ces temps anciens, où la foi simple et ardente poussait les foules vers le Saint-Sépulcre. C'est la foi, la discipline, l'ordre, le calme et la piété la plus touchante unies ensemble«²⁵. Il ajoute qu'il n'y a qu'une opinion dans Jérusalem: »les vrais pèlerins sont ceux de ND de France et le pèlerinage des tyroliens«²⁶.

Ce premier pèlerinage autrichien a une importance d'autant plus grande qu'il précède de quelques semaines la venue, tant attendue ou tant redoutée, de Guillaume II, l'Empereur d'Allemagne, protestant. Ainsi pour les catholiques, il est important d'affirmer une forte présence avant l'»invasion« prussienne. Concernant l'Allemagne, on peut noter les pèlerinages de la Société de Terre Sainte de Cologne, organisme qui met en place de petits convois de 30 ou 40 pèlerins. En 1899, elle organise ainsi un grand pèlerinage d'hommes pour la pose de la première pierre de l'église de la Dormition.

Sans citer toutes les nations catholiques d'Europe, il ressort ainsi que les pèlerins français sont de vrais pionniers, contredisant en cela le premier président de la III^e République, Adolphe Thiers, qui proclame en 1871 que les pèlerinages ne sont plus dans les mœurs²⁷.

²⁴ Parmi les innombrables querelles concernant les Lieux Saints, il s'agit ici d'une remarque du patriarche grec sur le fait que les pèlerins tyroliens jouaient de la musique lors de leur entrée au Saint-Sépulcre, ce qui est contraire au statu quo. Voir MAE, Nantes, Jérusalem, Série B, 29, lettre du gouverneur de la province de Jérusalem au Custode de Terre Sainte.

²⁵ Souvenirs, (publication assomptionniste), n° 370, novembre 1898.

²⁶ Ibid.

²⁷ Cité in: Les pèlerinages en Terre Sainte, in: Jérusalem 119 (mai 1914) p. 130.

Ces pèlerinages catholiques ne prennent cependant tout leur sens qu'au travers d'une France héritière d'un passé glorieux placé sous le signe de la religion révélée.

III. La croisade patriotique

Comme le proclamait souvent le Cardinal Lavigerie: «nous avons au cœur deux passions qu'on ne nous arrachera jamais: l'amour de l'Église et l'amour de la France»²⁸. La symbiose qui s'opère entre ces deux entités peut paraître surprenante à l'avènement d'une République qui en aucun cas ne veut se voir appliquer le terme de catholique, bien au contraire.

Mais paradoxalement les pèlerins se revendiquent d'emblée comme catholiques et français. Néanmoins la France des pèlerins n'est pas celle de Thiers, Ferry, Gambetta, ni même celle de Napoléon III, mais celle du Comte de Chambord, surtout lors des pèlerinages de la rue de Furstemberg, puis des premiers pèlerinages de pénitence²⁹. Un ralliement de raison a cependant lieu, guidé justement par Lavigerie, obéissant au Pape Léon XIII et à son encyclique «Au milieu des sollicitudes» du 16 février 1892, où il invite les français à accepter loyalement le régime républicain, afin de «mieux combattre, et par tous les moyens légaux et honnêtes, les abus progressifs de la législation républicaine»³⁰.

Cet aspect temporel ne doit pas cacher que les catholiques français vivent ou veulent vivre dans une société vouée à Dieu, où en tout cas Dieu occupe la place dominante, et son représentant le Pape est considéré comme la référence. Ce n'est pas non plus un hasard si les pèlerinages de pénitence sont sous le patronage de Joseph de Maistre, auteur en particulier *Du Pape*, selon lequel la soumission au pouvoir spirituel du Souverain Pontife, arbitre suprême, doit être le but de tout catholique. L'un des participants les plus célèbres est Gabriel de Belcastel (pèlerin en 1882), député puis sénateur, mais surtout légitimiste intransigeant. Ses convictions monarchistes et catholiques lui dictent tous ses votes, toutes ses démarches. Il symbolise ainsi ces pèlerins français, vivant dans une France virtuelle où la réalité reprend pied seulement lors des

²⁸ Yvon TRANVOUEZ, *Catholiques d'abord, approches du mouvement catholique en France (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris 1988, p. 74.

²⁹ Le Comte effectue un pèlerinage individuel en Terre Sainte en 1861, comme pour mettre en avant le prétendant très chrétien qu'il est. Petit-fils de Charles X, il est le dernier représentant des légitimistes: sa mort en 1883 fait s'envoler pour tous les royalistes attachés au dernier des Bourbons tout espoir de restauration monarchique.

³⁰ Pierre PIERRARD, *L'Église bouleversée, de 1789 à 1945*, Paris 1992, p. 91.

attaques républicaines contre les signes du christianisme, au sein des écoles, des casernes, ou lorsque le Général Boulanger prévoit d'envoyer les prêtres faire leur service militaire.

Tout comme la croisade catholique, la croisade patriotique se veut un acte de souffrance et de repentir par rapport au devenir du pays, à son histoire ancienne de monarchie catholique, un pays qui sombre dans une république assimilée à «la gueuse».

L'autre impression qui naît de ces croisades patriotiques concerne la situation en Terre Sainte et surtout la faiblesse de la présence française au milieu du XIX^e siècle face à l'arrivée en force des autres puissances européennes, en particulier de la Russie.

L'abbé Lespinasse débute son ouvrage sur Notre-Dame de France ainsi:

Ceci est un plaidoyer. Nous l'adressons à la France catholique. Il s'agit de Jérusalem et des vieux liens qui font de la terre de France et de Terre Sainte deux sœurs [...] la France aime la Terre Sainte parce que la France fut toujours une nation catholique, la première des nations catholiques, la fille aînée de l'Église [...] elle l'aime aussi parce que, depuis de longs siècles, la Terre Sainte est sa pupille. Nous venons proposer à la France catholique de s'établir plus solidement que jamais à Jérusalem³¹.

Avec le retour d'un consul français en 1843, et l'avènement d'un patriarche en 1847, la France catholique peut réaffirmer sa présence. Le Consul Botta et le Patriarche Valerga, qui se sont connus en d'autres lieux³², unissent alors leur force pour attirer les congrégations françaises et tous les catholiques désireux d'œuvrer pour la Terre Sainte. Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, en 1848, sont les premières catholiques à s'installer sur cette terre, et tout au long de la deuxième partie du siècle a lieu un mouvement en direction de la Palestine. Les 1 013 pèlerins français de 1882, à leur tour, comme leurs successeurs, apportent une présence visible, symbolique à travers les processions dans la Ville Sainte et sur les hauts lieux du christianisme à travers le pays. En particulier la traversée de la Samarie par 500 pèlerins a dû rester inscrite dans la mémoire des populations locales, car aucun groupe d'une telle importance n'a jusque-là traversé cette région, difficile à pratiquer et peuplée de brigands et «d'infidèles» (face aux nombreux dangers potentiels, le consul Langlais a d'ailleurs désespérément essayé d'empêcher la caravane d'entreprendre un tel périple).

Mais la France qui a ainsi l'ambition d'être la nation privilégiée, doit faire face à la rivalité des autres puissances européennes, en particulier la Russie et l'Allemagne. Au congrès de Berlin, en 1878, la question des droits privilégiés de la France est discutée par les représentants des grandes puissances. Les di-

³¹ Abbé Joseph-Pierre LESPINASSE, *Notre-Dame de France*, Paris 1891, p. 2.

³² Consul à Mossoul, à partir de 1842, Paul-Emile Botta, hormis une grande activité archéologique qui lui permet de découvrir des vestiges de la civilisation assyrienne, fit la connaissance du jeune missionnaire qu'est alors le P. Valerga.

plomates français insistent à ce moment pour les faire constater et font inscrire dans l'article 62 du traité de Berlin: »les droits acquis à la France sont expressément réservés, et il est bien entendu qu'aucune atteinte ne saurait être portée au statu quo dans les lieux saints«³³.

La tension n'en demeure pas moins forte par la suite, comme le prouve le voyage de Guillaume II en Palestine. Une venue redoutée, puisque l'Allemagne ne veut plus que les catholiques allemands soient sous la protection de la France. De plus le Reich lance un vaste programme de constructions à Jérusalem, ce qui dans un pays où le paraître est très important fait beaucoup de tort au prestige français. Et même, on évoque alors l'achat du Cénacle par Guillaume. Cette visite qui reste cependant une exception, a fait couler beaucoup d'encre, surtout de la part des religieux français. Depuis Jérusalem, le père Germer-Durand³⁴, explique les préparatifs énormes que provoque la venue de l'Empereur: »on répare les routes, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants y travaillent. Tous les hôtels sont retenus. 15 000 soldats turcs sont réquisitionnés, tous ces soldats auront des uniformes neufs et des gants blancs!« Le religieux se montre naturellement hostile à cette venue: »les pèlerins aimeront mieux suivre les sentiers que les pieds du sauveur ont foulés; ils laisseront aux touristes la route de Guillaume, qui n'est pas David«; il ajoute: »on hissera partout le drapeau allemand; mais les drapeaux français seront nombreux aussi, car nos établissements religieux couvrent la Ville sainte et la Palestine. La France catholique n'a pas à craindre d'être effacée«³⁵.

De fait, lors de la présentation du 18^e pèlerinage, en avril 1899, l'accent est fortement mis sur la réponse à apporter à la venue de l'Empereur:

le pèlerinage de la fin du siècle aura une importance très spéciale pour la France. On sait à quelle lutte on se livre contre notre protectorat des Lieux Saints, l'éclat qui a été donné au passage de l'Empereur Guillaume, le développement des œuvres protestantes. À toutes ces entreprises nous pouvons répondre par la force morale du pèlerinage de 1899, et elle peut-être immense³⁶.

Un dernier point reste important dans ces croisades catholiques et patriotiques: c'est le soutien que les pèlerins apportent aux établissements français de Palestine. Nous avons évoqué l'arrivée au milieu du siècle des premières congrégations et l'essor de leurs implantations. Citons seulement ici le cas des Assomptionnistes qui, suite aux succès de leur pèlerinage de pénitence, et grâce aux dons des pèlerins, construisent une hôtellerie appelée Notre-Dame

³³ Comme se plaisent à le rappeler les Échos de Notre-Dame de France, n° 70, avril 1899, p. 50.

³⁴ Le père Germer-Durand, assomptionniste, arrivé à Jérusalem en 1887, s'illustre principalement par son travail de fouilles à travers la Palestine. Il publie de nombreux articles dans Cosmos ou les Échos d'Orient sur ses travaux. Il est l'un des organisateurs des pèlerinages populaires de pénitence, depuis Jérusalem.

³⁵ Échos de Notre-Dame de France 63 (septembre 1898) p. 82.

³⁶ Échos de Notre-Dame de France 67 (janvier 1899) p. 2.

de France, surplombant la ville, couronnée d'une vierge et d'un drapeau français. Ce bâtiment devient, par son imposante taille, l'un des symboles de la présence française à Jérusalem et du quartier français en devenir, souvent appelé de leurs vœux à ce moment par les Français de la Ville sainte³⁷.

La présence nationale qui se multiplie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle est pour le pays d'un bienfait énorme, comme le reconnaît le député républicain Douville-Maillefeu, au retour d'un voyage dans le Levant en 1890: »j'ai vu que, partout en Orient, quelque soit l'ordre auquel ils appartiennent, les religieux congréganistes des deux sexes montrent un dévouement absolu pour le nom français«³⁸. Les consuls français de Jérusalem prennent l'habitude, notamment du temps du consul Ledoux (consul de 1885 à 1898), de faire des discours aux pèlerins en vantant les mérites des établissements français et leurs bienfaits pour le pays et la religion catholique:

c'est que vous n'ignorez pas, Mesdames, Messieurs, que le drapeau de la France couvre de ses plis généreux tous les établissements catholiques, et que, fidèle, à ses traditions séculaires, il est pour eux un gage assuré de protection et de sécurité³⁹.

Évoquons enfin les talents de diplomate que doivent avoir les consuls en poste à Jérusalem, pour éviter toute tension due au comportement des pèlerins, eux qui ont tendance au cours de leur séjour à manifester, parfois bruyamment, leur soutien au Pape et à l'Église catholique face aux schismatiques et aux représentations du régime républicain. Lors du premier pèlerinage le consul Langlais insiste auprès des organisateurs pour que la politique soit bannie du pèlerinage: »Il est à craindre en effet qu'un excès d'enthousiasme religieux ne dénature le caractère pieux de cette manifestation et ne la fasse dégénérer en démonstration politique. Ce serait une atteinte grave au prestige et à l'autorité de la puissance protectrice en Palestine«⁴⁰. Des stratagèmes sont ainsi trouvés lors des cérémonies du 14 juillet, où les pèlerins sont invités au consulat pas seulement pour célébrer la République mais également l'entrée des troupes de Godefroi de Bouillon le 15 juillet 1099 dans Jérusalem.

³⁷ Cf. l'article de Dominique Trimbur sur l'historique de cette bâtisse et sa portée religieuse et nationale à Jérusalem: Une présence française en Palestine – Notre-Dame de France, in: Bulletin du Centre de Recherche Français de Jérusalem 3 (automne 1998) p. 33–58.

³⁸ Œuvre des Écoles d'Orient, 1899, p. 7.

³⁹ Échos de Notre-Dame de France 1 (juillet 1888) p. 7.

⁴⁰ MAE, Nantes, Constantinople, Jérusalem, Série D, 1882–1883, lettre du consul Langlais à l'ambassade de France à Constantinople, 7 février 1882.

IV. Conclusion

L'élan pour la Terre Sainte, que nous avons essayé de mettre en valeur à travers les pèlerinages du XIX^e siècle, en particulier les pèlerinages de pénitence, ont été pour les catholiques français le moyen d'exprimer pleinement leur identité dans la patrie du Sauveur, leur mère patrie ayant au fil des régimes fait de leur religion celle de la minorité des Français. Ils vont ainsi découvrir une terre où l'image de la France est encore formidablement présente, où les croisés catholiques du XI^e et XII^e siècle ont laissé une trace significative. En dignes et fiers héritiers de Godefroy de Bouillon et Baudouin I^{er}, ils se proclament les nouveaux croisés. Ces pénitents apportent leur pierre à l'édification de la présence française en Palestine, en particulier à la fin du XIX^e siècle jusqu'en 1914, avant de se voir évincer par la »perfide Albion«.

Les pèlerinages continuent cependant sous le mandat britannique, de moins en moins pénitents, de plus en plus touristiques. Les consuls n'ont alors plus à s'inquiéter des opinions politiques des pèlerins, la monarchie et le sentiment monarchiste s'éloignant de plus en plus. Lors du 89^e pèlerinage, en 1936, un pèlerin va même jusqu'à adresser une lettre au consul d'Aumale en écrivant: »ce chiffre de 89 qui désigne notre pèlerinage nous rappelle l'année glorieuse en laquelle nos pères secouèrent un joug odieux et rendirent au peuple l'égalité et la liberté que leur avait donné le Christ«⁴¹. Des paroles bien sûr inimaginables chez le pèlerin de 1882. Et à la fin des années 20, la France connaît même ses premiers pèlerinages protestants, ce qui souligne encore les bouleversements opérés dans ces quelques décennies.

Le XIX^e siècle fut un vrai retour à un idéal de croisés, certes éphémère. Mais ce siècle riche en découvertes et conquêtes coloniales débouche sur un siècle où la France, coloniale et catholique, n'est plus que de l'histoire pour la majorité de ses habitants.

*Die französischen Pilgerfahrten nach Palästina im 19. Jahrhundert:
katholischer und patriotischer Kreuzzug*

Seit den Anfängen des Christentums zeichnet sich die Pilgerfahrt zu den Heiligen Stätten als ein Ritus der Buße, der Erfüllung eines Lebens aus. Die Kreuzfahrten heiligen diese Massenbewegungen, diese Opfer der Pilger, wofür die Einnahme Jerusalems im Jahre 1099 das beste Beispiel ist. Angesichts der besiegten Kreuzfahrer dauert es bis zum 19. Jahrhundert, daß die Christen den Weg ins Heilige Land wiederfinden. René de Chateaubriand, 1806 selbst Pilger, ist derjenige, der den »Weg eröffnet«; zuerst setzen die romantischen Pilger,

⁴¹ MAE, Nantes, Jérusalem, Série B, lettre d'un pèlerin au consul général de France à Jérusalem, 11 avril 1936.

dann die Karavane von Männern und Frauen immer zahlreicher den Fuß ins Heilige Land. Im August 1853 landen in Jaffa vierzig Pilger, Mitglieder der Konferenzen von Saint-Vincent de Paul, die erste wichtige katholische Pilgergruppe seit den Kreuzzügen. 1882 wird auf Betreiben der Assomptionisten mit mehr als 1000 Pilgern eine großangelegte Pilgerreise zur Buße ins Heilige Land organisiert. Ein Ereignis, das sich ins Erbe der Kreuzzüge einfügen soll: Es ist der »neunte Kreuzzug«.

Dieser »pazifistische Kreuzzug« setzt sich aus seiner »heiligen Legion« zusammen, die zur Hälfte aus Ordensgeistlichen besteht, die von Pater Picard, Oberster der Augustiner der Assomption und vergleichbar mit Pierre l'Hermite, angeleitet werden. Die Pilger überqueren das Mittelmeer auf Schiffen, die in »schwimmende Basiliken« umgetauft wurden. Die Rundreise im Heiligen Land folgt den Spuren Christus', von Galiläa nach Samaria bis zum triumphalen Einzug in Jerusalem.

Die ins Heilige Land reisenden Pilger sind mehrheitlich ultramontan, treu ergebene Unterstützer des gefangenen Papstes. Sie möchten Gott wieder ins Herz der Gesellschaft zurückführen und werfen dieser vor, dem Charme der Revolution erlegen zu sein. Diese katholischen Pilgerreisen sind eine Demonstration der Stärke gegenüber den antiklerikalen Regierungen der Dritten Republik; sie bieten außerdem eine günstige Gelegenheit, um durch die Migration von Tausenden von Pilgern in Richtung Heiliges Land vor Augen zu führen, daß die katholische Religion die wichtigste in Frankreich bleibt. Die französischen Katholiken fühlen sich auch als Schützer der lateinischen (katholischen) Bevölkerung, die in Palästina wenig zahlreich und unter dem Joch der Orthodoxen lebt. Die Pilgerreisen der Assomptionisten bieten somit eine Gelegenheit zu zeigen, daß die Katholiken Europas – »die Franken« – an den Heiligen Stätten immer noch ihren Platz, den ersten, wahrnehmen. Zahlreiche Karavane katholischer Pilger aus anderen Ländern Europas (zum Beispiel Österreich) folgen dem französischen Beispiel.

Die Kreuzfahrer des 19. Jahrhunderts können natürlich ihren Patriotismus nicht beiseite lassen: Die »pazifistische Eroberung« des Heiligen Landes wird im Namen der katholischen Religion und Frankreichs lanciert. Seit Jahrhunderten in diesem Teil der Welt präsent, gestärkt von seiner Geschichte der Kreuzzüge, der In-Schutznahme der orientalischen Katholiken über die von Franz I. und Suleiman dem Prächtigen im 16. Jahrhundert unterzeichneten Kapitulationen, wünscht Frankreich vollends, weiterhin die Vorreiterrolle in Palästina zu spielen. Dieser patriotische Kreuzzug hat eine umso größere Tragweite, als daß sich alle europäischen Großmächte auf diesem wertvoll gewordenen Teil der Welt gegenüberstehen. Der Besuch Wilhelms II. in Palästina 1898 ist eine konkrete Umsetzung des Willens, die Vorreiterrolle Frankreichs in Frage zu stellen. Ein Glück für die älteste Tochter der Kirche, daß die Präsenz der französischen religiösen Einrichtungen – im Heiligen Land in der Mehrheit – ihr immer noch einen beneidenswerten Platz sichert; und die Pilger sind auf allen ihren Rundreisen für diese französische katholische Präsenz in Jerusalem und in Palästina eine unabkömmliche Unterstützung.

Die Pilgerreisen ins Heilige Land sind für die französischen Katholiken ein Mittel, ihre religiöse und patriotische Identität voll auszudrücken. Diese Pilgerkaravane tragen dazu bei, daß Frankreich diese Vorrangstellung vor allen anderen europäischen Nationen behalten kann, womit die zweite Hälfte des 19. Jahrhunderts zum goldenen Zeitalter der französischen Präsenz in Palästina wird.